

LES CORBEAUX¹

SIEIGNEUR, quand froide est la prairie,
 Quand dans les hameaux abattus²,
 Les longs angelus se sont tus...
 Sur la nature défléurie
 Faites s'abattre des grands cieux
 Les chers corbeaux délicieux³.

Armée étrange aux cris sévères,
 Les vents froids attaquent vos nids!
 Vous, le long des fleuves jaunés,
 Sur les routes aux vieux calvaires,
 Sur les fossés et sur les trous
 Dispersez-vous, ralliez-vous!

Par milliers, sur les champs de France,
 Où dorment des morts d'avant-hier⁴,
 Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver,
 Pour que chaque passant repense⁵!
 Sois donc le crieur du devoir,
 O notre funèbre oiseau noir!

Mais, saints du ciel, en haut du chêne,
 Mât perdu dans le soir charmé,
 Laissez les fauvettes de mai⁶
 Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,
 Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,
 La défaite sans avenir.

*Texte de La Renaissance littéraire et artistique, 14 septembre 1872.
 Pas de variantes.*

LES ASSIS¹

NOIRS de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
 Vertes², leurs doigts boulus³ crispés à leurs fémurs⁴,
 Le sinciput plaqué de hargnosités⁵ vagues
 Comme les floraisons lépreuses des vieux murs;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques⁶
 Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
 De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques
 S'entrelacent pour les matins et pour les soirs!

Ces vieillards ont toujours fait tresse⁷ avec leurs sièges,
 Sentant les soleils vifs percaliser⁸ leur peau,
 Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
 Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.

Et les Sièges leur ont des bontés : culottée
 De brun, la paille cède aux angles de leurs reins;
 L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillottée
 Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,
 Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,
 S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,
 Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.

— Oh! ne les faites pas lever! C'est le naufrage...
 Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,

Texte de la copie de Verlaine (qui semble avoir omis quelques virgules, notamment après s'allume, vous suez, manchettes sales) (fac-similés Messein).

Rimba
 Oeuvres
 ed. Garn
 Paris 19

car enfin, Arthur vient précisément de se livrer à une fugue qui lui a fait traverser la Belgique jusqu'à Bruxelles. Cette pièce charmante est, en tout cas, aussi personnelle cette fois de forme que d'inspiration.

2. Attitude familière à Rimbaud qui, dans sa lettre à Izambard du 12 novembre, écrira : « Allons, chapeau, capote, les poings dans les poches, et sortons. » Cette manière de « faire le poing » indique une attitude hostile à l'égard de l'entourage, un défi.

3. Cette expression amusante montre que le paletot, comme la veste, n'est plus qu'une « idée » de vêtement tellement il est usé.

4. Le *féal* est celui qui reste fidèle à quelqu'un. C'est un vieux mot qui était usité dans les lettres royales : Bayard, Duguesclin sont appelés de « féaux chevaliers ».

5. C'est-à-dire qu'il couchait à la belle étoile. Mérat, dont Rimbaud parlera admirativement dans sa lettre du 15 mai 1871, avait écrit dans ses *Chimères* (1866) un poème sur *L'Hostellerie de la belle étoile*. On notera la manière originale dont Rimbaud renouvelle l'expression.

6. Autre notation originale, qui assimile le scintillement des étoiles à une sensation auditive. Déjà dans *Ophélie*, Rimbaud parlait du « chant mystérieux » qui « tombe des astres ».

7. La rosée devient un *vin de vigueur* qui fortifie le marcheur (cf. dans *Le Bateau ivre* : « O future Vigueur ! »). L'expression « Ces bons soirs de septembre » semble une allusion assez précise à la première fugue d'Arthur, le 29 août.

8. Le rapprochement entre les élastiques des souliers et les cordes des lyres est présenté d'une manière amusante, un peu railleuse : Rimbaud se moque de cette exaltation poétique d'un vagabond loqueteux — mais non sans quelque attendrissement sur lui-même.

LES CORBEAUX

P. 82.

1. Ce poème a paru dans *La Renaissance littéraire et artistique* (dirigée par E. Blémont, dont Verlaine avait fait faire la connaissance à Rimbaud à Paris; cf. la lettre de J. Mouquet le 14 septembre 1872). Il n'en subsiste aucun manuscrit. J. Mouquet pense que le poème serait de 1872, les « morts d'avant-hier » pouvant désigner les morts de 1870. Mais Bouillane de Lacoste fait remarquer que la versification régulière de ces strophes n'est pas celle des poèmes de 1872; et je crois avec lui qu'il est beaucoup plus plausible de dater cette pièce de 1871. Rimbaud s'est peut-être souvenu, pour l'écrire, de la description faite par Hugo, dans *L'Homme qui rit* (de 1869), d'une ruée hivernale de corbeaux sur un cadavre.

2. Les hameaux *abattus* sont pour Bouillane de Lacoste les hameaux « attristés par l'hiver, mornes » — à moins qu'on ne fasse rapporter *abattus* à *angelus* (« qui se sont abattus sur les hameaux »). Il me semble plus simple de penser à des hameaux détruits, sur lesquels les angelus ne résonnent plus.

3. Le même vers se retrouve dans *La Rivière de Cassis*, pièce datée de mai 1872 : il est très possible que Rimbaud ait repris consciem-

ment le vers de 1871. Suivant Gengoux, ces corbeaux sont les Germains (dans *La Rivière de Cassis*, les corbeaux seront appelés « soldats des forêts ») et il y aurait ici un symbolisme sarcastique : Rimbaud souhaitait, il l'a écrit, que l'Ardenne fût « occupée et pressurée de plus en plus immodérément ». Verlaine, au contraire, présentait ce texte dans *Les Poètes maudits* comme « une chose patriotique bien ». Il semble en effet que Rimbaud a voulu faire du corbeau le « crieur du devoir », qui doit sans cesse rappeler aux Français les morts qui ont été sacrifiés et les raisons de la défaite.

4. L'expression est étrange : pourquoi pas plutôt les morts « d'hier » ? Suivant Gengoux, il s'agirait des morts de *Quatre-vingt-douze*; mais peut-être les morts de la guerre sont-ils d'avant-hier par rapport à ceux de la Commune, morts en 1871.

5. Le passant doit « repenser » non seulement aux morts, mais au régime qui a entraîné leur sacrifice, et se sentir fortifié dans le devoir républicain.

6. Les *fauvettes de mai* sont, dit Bouillane de Lacoste, des symboles d'espérance et de confiance en l'avenir. Mais comment peut-il arriver à ce sens, alors que Rimbaud parle au contraire de la *défaite sans avenir* ? Il semble au contraire que Rimbaud demande qu'à la fin de l'hiver, comme consolation dernière, les fauvettes de mai reviennent dans les bois où reposent, « enchaînés » par la mort, les soldats victimes d'une défaite dont ils ne sont pas responsables. Tout le poème traduit l'horreur d'une défaite et d'une mort stupides.

LES ASSIS

P. 83.

1. Poème recopié, en août 1871, par Verlaine qui présentera ainsi le poème dans *Les Poètes maudits* : « *Les Assis* ont une petite histoire qu'il faudrait peut-être rapporter pour qu'on les comprît bien. Arthur Rimbaud, qui faisait alors sa seconde en qualité d'externe au lycée de *** (Charleville) se livrait aux écoles buissonnières les plus énormes, et quand il se sentait — enfin ! fatigué d'arpenter monts, bois et plaines nuits et jours, car quel marcheur ! il venait à la bibliothèque de ladite ville et y demandait des ouvrages maisonnants aux oreilles du bibliothécaire en chef, dont le nom, peu fait pour la postérité, dans le bout de notre plume, mais qu'importe le nom d'un bonhomme en ce travail malédictif ? L'excellent bureaucrate, que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force contes orientaux et libretti de Favart, le tout entremêlé de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de *se lever* pour ce gamin, et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses peu chères études, à Cicéron, à Horace, à nous ne savons plus quels Grecs aussi. Le gamin, qui, d'ailleurs, connaissait et surtout appréciait infiniment mieux ses classiques que ne le faisait le birbe lui-même, finit par « s'irriter », d'où le chef-d'œuvre en question. » Mais le terme d'*assis* devient évidemment symbolique ici, et désigne tous ceux qui vivent d'une manière routinière, passive, les « bureaucrates » surtout que l'amateur de marche et de plein air a en aversion. La vigueur de la

caricature; les trouvailles de mots et d'images, montrent cette fois avec éclat l'originalité de vision et de langage de Rimbaud, dégagée de la gangue livresque.

2. Rimbaud a donné à ses *assis* des teintes vertes (cf. plus loin « verts pianistes »), qui ne viennent pas, comme dans les *Voyelles*, de la sérénité « que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux », mais plutôt d'un excès de bile.

3. *Bouhurs* est un néologisme, formé, dit E. Noulet, sur *bouhures* (excroissances qui naissent à la base des plantes). Delahaye a raconté que Th. Gautier séduisait Rimbaud par son culte de la forme, « son goût pour la fouille des dictionnaires, ses recherches en vue d'enrichir la langue » (*Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, p. 28); de là tous ces néologismes qu'on verra bientôt se succéder dans ses poèmes, *nilide*, *séreux*, *stridents*, *pialat*, *illumé*, etc. Au vers 3, on verra *sinciput*, préféré à *occiput*. Plus tard, suivant Delahaye, Verlaine déconseilla à son ami l'emploi de pareils termes.

4. Autre terme scientifique. Delahaye a conservé une partie d'un poème parodique adressé par Rimbaud au journal républicain *Le Nord-Est*, et où un vieillard monarchiste s'écrie :

Mais moi, j'ai deux fémurs bistournés et gravés
... J'ai mon fémur! J'ai mon fémur! J'ai mon fémur!

5. *Hargnosités* est encore un néologisme formé sur *hargneux*; doublement insolite, dit E. Noulet, puisque employé au pluriel; triplement, dirai-je même, par l'emploi que fait Rimbaud d'un terme qui ne s'applique qu'au caractère, à propos du *sinciput* « plaqué de hargnosités » comme sont les vieux murs couverts de lépre.

6. De caricaturale, la vision devient monstrueuse : entre le règne des êtres animés et le règne des objets inanimés apparaît le genre intermédiaire, fantastique, des « hommes-chaises » (cf. les visions de Jérôme Bosch). Dans son poème à Banville, *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, Rimbaud s'écriera non moins étrangement : « Trouve des Fleurs qui soient des chaises ! » Du coup, les chaises deviennent, elles, susceptibles de vie et même de maladie : *barreaux rachitiques*.

7. L'expression « faire tresse », beaucoup plus frappante que « faire corps », est justifiée par le verbe *s'entrelacent*.

8. *Percaliser* est encore un néologisme formé sur *percale* : la peau des *assis* est mince et fine comme de la percale.

9. Ici intervient (peut-être en raison d'une rancune personnelle) l'idée de la « hargne », de la stupidité mauvaise des « *assis* ». Le mot *entonnoir*, accompagné de l'adjectif *atroce*, suggère l'impression de resserrement, de contrainte que l'on éprouve devant ces êtres à la fois méchants et pitoyables.

10. Les « *assis* » s'endorment les *bras* sur la table, ayant baissé leurs visières vertes, et rêvent de « sièges fécondés » : Rimbaud raille cette inertie et ce sommeil qui est pris sur les heures consacrées au travail.

11. *Fécondés* reprend l'idée des amours monstrueuses entre les *assis* et leurs chaises; le fruit de ces unions tératologiques, ce seront des

« petits amours de chaises en lisière » : les enfants qui ne savent pas encore marcher sont tenus « en lisière » — mais aussi les chaises « bordent » les *fiers bureaux*, comme la lisière borde un tissu; et il est évident en outre que les bureaucrates, eux aussi, n'ayant aucune initiative, passent leur vie « en lisière ».

12. Comme il le fera dans *Ce qu'on dit au poète...*, Rimbaud rêve à des fleurs étranges : des *fleurs d'encre!* elles surgissent dans le rêve des « *assis* » toujours penchés sur leurs « écritures ». Le mot *virgulé* sera repris par Verlaine, quand il évoquera la chambre où il rencontra Rimbaud (*Le Poète et la Muse*, dans *Jadis et Naguère*) :

La chambre, as-tu gardé leurs formes désignées
Par ces crasses au mur et par quelles virgules?

13. Ces *barbes d'épis* reprennent les *tresses d'épis* de la quatrième strophe : il s'agit évidemment de chaises recouvertes en paille.

TÊTE DE FAUNE

P. 85.

1. Ce texte a été publié pour la première fois par Verlaine dans *La Vogue* en juin 1886 (avec de nombreuses fautes, dues sans doute à ce que Verlaine l'avait reconstitué de mémoire). Il figure sur le cahier où Verlaine a recopié les poèmes écrits par son ami en 1871, — et l'on peut comprendre qu'il ait recopié celui-ci avec dilection, car la versification très souple présente beaucoup d'analogies avec les « vers vagues » de Verlaine, tels qu'on en lit déjà dans les *Poèmes saturniens* : le 25 août 1870, Rimbaud, écrivant à Izambard, admirait déjà les « fortes licences » de versification des *Fêtes galantes*. La source de ce poème, indiquée par J. Mouquet, paraît bien être *Le Faune* de V. de Laprade, paru dans *Le Parnasse* en 1870 — ces vers en particulier :

Et sur le seuil de l'autre, inondé de soleil,
Un faune adolescent s'assied, brun et vermeil,
Non tel qu'un dieu d'airain dans sa niche de marbre,
Mais vif, riant, bercé comme une fleur sur l'arbre.

Mais le poème de Rimbaud est d'une originalité remarquable, comme l'a très bien vu Bouillane de Lacoste, par son impressionnisme : des taches de couleurs, des vibrations de lumière, des mouvements, des impressions mêlées (« son rire tremble », « le Baiser d'or du Bois ») — tout cela est d'une étonnante virtuosité.

2. L'adjectif fait songer à Ronsard décrivant la forêt « dont l'ombrage incertain lentement se romue » (*Élégie* aux bûcherons de la forêt de Gastine), mais aussi aux *Paysages tristes* de Verlaine (cf. par exemple *L'Heure du berger*). Cet adjectif « verlainien » fait contraste avec les contours bien tracés des paysages parnassiens.

3. On notera la liberté dansante de la versification : enjambement, et coupe « vague » (tombant sur un *e* muet). Même liberté aux vers 4, 6, 8, 10, 11.

4. Gengoux rapproche ces vers d'*Une femme de Rubens*, dans *Les Exilés* de Banville :

Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!
 Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursoufflés.

Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves [tors,
 Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds
 Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
 Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors!

Puis ils ont une main invisible qui tue :
 Au retour, leur regard filtre ce venin noir
 Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,
 Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir⁹.

Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales,
 Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever
 Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales
 Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières,
 Ils rêvent sur leur bras¹⁰ de sièges fécondés¹¹,
 De vrais petits amours de chaises en lisière
 Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés;

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule¹²
 Les bercent, le long des calices accroupis
 Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules
 — Et leur membre s'agace à des barbes d'épis¹³.

TÊTE DE FAUNE¹

DANS la feuillée, écrin vert taché d'or,
 Dans la feuillée incertaine² et fleurie
 De fleurs splendides où le baiser dort³,
 Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre ses deux yeux
 Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.
 Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,
 Sa lèvre éclate en rires sous les branches⁴.

Et quand il a fui — tel qu'un écureuil —
 Son rire tremble encore à chaque feuille,
 Et l'on voit épeuré par un bouvreuil
 Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille⁵.

Texte de la copie de Verlaine (la ponctuation est très négligée : j'ai ajouté des virgules aux vers 1, 7 et 10) (fac-similés Messein).

Φαντασία

Τραβούσα πέρα, μες στις τρύπιες τσέπες οι γροθιές μου,
Το πανωφόρι γίνονταν κι αυτό ιδανικό
Βάδιζα κάτω από τον ουρανό, ω Μούσα, κι ήμουν ο
μπιστικός σου.

Κι ω, πόσους ονειρεύτηκα εξαίσιους έρωτες.
Το μόνο μου βρακί μια τόση τρύπα είχε!
- Κοντορεβυθούλης ρέμβασα, και ξεκούκιζα στο διάβα μου
Ρίμες. Κι είχα για χάνι την Άρκτο τη Μεγάλη,
- Τ' αστέρια μου, ψηλά, πόσο γλυκά που θροίξαν!

Και τ' άκουγα, και καθόμουν στων δρόμων τα χαντάκια,
Τα όμορφα του Σεπτέμβρη βράδια, κι ένιωθα τις σταγόνες
Της δροσιάς στο κούτελο, λες κι ήταν κρασί βαρβάτο.

Ριμάροντας μες σε φανταστικές σκιές,
Για λύρες, τα λάστιχα τραβούσα
Των πληγιασμένων παπουτσιών με το ένα πόδι πάνω στην
καρδιά!

Μτφρ. Γ. Σπανός

Σκδ. ηξειδεν, Αθήνα 1984

Γιομάτοι κρεατοελιές, βλογιακομμένοι, με μάτια που 'χουν
γύρω
Δαχτυλίδια πράσινα, με χοντροδάχτυλα γαντζωμένα στα
μεριά τους,
Με το βρέγμα διάσπικτο από ακαθόριστες μοχθηρίες
Σαν τις λεπτές ανθοφορίες των γέρικων τοίχων.

Έχουν μπολιάσει, μ' έναν έρωτα επιληπτικό
Το τρελό τους σκέλεθρο πάνω στους μαύρους, πελώριους
σκελετούς
Των καρκαλών τους. Τα πόδια τους, με τις ραχιτικές τους
βέργες
Δένονται πάνω τους ξανά για μέρες και για βράδια!

Οι γέροι αυτοί πλεξίδα έχουν γίνει με τα καθίσματά τους
Νιώθουν ήλιους δυνατούς το πετσά τους να κεντούν,
Και, κοιτώντας το τζάμι όπου μαραίνονται τα χιόνια,
Τρέμουν το οδυνηρό τους βατραχίσιο τρέμουλο.

Κι οι Έδρες πόσο καλές! Βρακωμένη, σκουρόχρωμη
Βουλιάζει η ψάθα στις γωνιές των πισινών τους.
Η ψυχή των γέρικων ήλιων ανάβει φασκωμένη
Στις πλεξίδες των σταχυών που φούσκωνε το σπόρο.

Κι οι Καθιστοί, το γόνα μες στα δόντια, πιανίστες άβγαλτοι,
Τα δέκα δάχτυλα κάτω απ' το κάθισμα, που βογγά σαν
ταμπούρολο,
Ακούν οι ίδιοι να παφλάζουν θλιβερές βαρκαρόλες,
Κι οι κεφαλές τους αρμενίζουν μέσα στο μπότηι του έρωτα.

- Ω! Μην τους σηκώστε! Θα ναυαγήσουν...
Αναδύονται γκρινιάζοντας, ίδιοι χαστουκισμένοι γάτοι,

Ανοίγουν, αργοσάλευτα, τις ωμοπλάτες, ω λύσσα!
Το βρακί φουσκώνει στα πρησμένα πιανά τους.

Τους ακούτε που βροντίζουν τα φαλακρά τους τα κεφάλια.
Στους μαύρους τοίχους, κολλώντας ξανά και ξανά τα
στρεβλά ποδάρια,
Και τα κουμπιά των ρούχων τους ρούσες είναι κόρες
Ματιών που σας γαντζώνουν απ' τα βάθη των διαδρόμων.

Κι έχουν ακόμα χέρι αόρατο. Σκοτώνει.
Στο γυρισμό, το βλέμμα τους αποστάζει το μαύρο το φαρμάκι
Όμοιο με της δαρμένης σκύλας το πονεμένο μάτι,
Και σεις ιδρώνετε, πιασμένοι σ' ένα φριχτό χωνί.

Κάθονται ξανά, με τις γροθιές πνιγμένες σε βρώμικα
μανικέτια,
Στοχάζονται αυτούς που πάνω τους σήκωσαν,
Κι απ' την αυγή ως το βράδυ, τσαμπιά-τσαμπιά οι αμυγδαλές,
Κάτω από πηγούνια βωλοδέρνουν κακομοίρικα, μέχρι
σκασιμού.

Και σαν ο ύπνος ο λιτός τα γείσα κατεβάσει,
Ονειρεύονται πάνω στο βραχίονα των γονιμοποιημένων τους
καθισμάτων,
Αληθινές γλυκούλες καρεκλίτσες ολόγυρα
Να κλείνουν γραφεία λεβέντικα.

Άνθη μελάνης, που φτύνουν γύρη, δίκην κοιμιμάτων,
Τους νανουρίζουν μπροστά σε κάλυκες σκλαδόν,
Ωσάν πετούν οι λιβελλούλες στο διάβα των γλαδίσλων
- Και το μέλος τους διεγείρεται στα γένια των σταχυών.

ΜΤΣτ. Γ. Ξανός

Σω. Μετσοπου, Αθήνα 1984

ΟΙ ΤΕΛΩΝΟΦΥΛΑΚΕΣ

Αυτοί που λένε: Το Θεό σου! Κι όσοι λεν: Φινίτο!
Ναίτες, φαντάροι, ξεφτίδια της Αυτοκρατορίας, απόμαχοι,
Είναι νούλες, πολύ νούλες ενάπιον των Σολδάτων των
Συνθηκών
Που πετσοκόβουν το σύνορο ουρανό με μπαλαδιές μεγάλες.

Με την πίπα στο στόμα, τ' ατσάλι στο χέρι, βαθύνους,
ουδόλας ενοχλημένοι,
Όταν το έρεβος αφρίζει, ίδιο γελαδιού μουσουδι,
Τραβούν, σέρνοντας μαντρόσκυλα δεμένα,
Να ασκήσουν νυκτοβίως τις φοβερές τους αστειότητες.

Αναφέρουν τις Νύμφες στους Νόμους του καιρού μας,
Γραπώνουν Φάουσι και Διαβόλους.
Όχι τέτοια, μάγες! Κάτω τις πραμάτειες!

Κι όταν η Γαληνότης Του σιμώνει τα νιάτα,
Ο Δογανιέρης αρκείται στα ηλεγμένα θέλγητρα!
Κι η Κόλαση για τους Ένοχους που η χούφτα του έχει αγγίξει!

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
 Vertes, leurs doigts boullus — crispés à leurs fémurs
 Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
 Comme les floraisons lépreuses des vieux murs ;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
 Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
 De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
 S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
 Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
 Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
 Tremblant du tremblement douloureux du crapaud

Μάτια πρασινοκύκλιαστα, μαύροι από κρετολιές,
 Με σφηνωμένα δάχτυλα στ' ατζιά και συσπασμένα,
 Για καυγά τα μυαλά έχουν πάντα ετοιμασμένα·
 Με τις ανθήσεις παλιών τοίχων μοιάζουν, τις λεπρές:

Μπολιάσανε τον σκελετό τους μ' επιληπτικήν
 Αγάπη στον καθισμάτων τους τον μαύρο σκελετό·
 Απ' το πρωί ως το βράδυ, τα πόδια τους, επί καιρόν
 Ατέλειωτο, σε μια περόνα πλέκουνε ραχητική.

Πλοκαμούς με τις έδρες τους έχουνε κάμει
 Νιώθοντας να τους διαπερνά ένας ήλιος ζωηρός·
 Και τρέμουν μ' ένα ρίγος φρύνου οδονηρό,
 Τα χιόνια αν δουν να κρυσταλλιάζουνε στο τζάμι.

*Et les Sièges leur ont des bontés : culottée
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins ;
L'âme des vieux soleils s'allume emmaillotée
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.*

*Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour
S'écoutent clapoter¹ des barcarolles tristes,
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.*

*— Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage...
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursoüflés*

*Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors !*

*Puis ils ont une main invisible qui tue :
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue
Et vous suez pris dans un atroce entonnoir.*

*Rassis, les poings noyés³ dans des manchettes sales,
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever
Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever*

*Κι η Έδρα, καλοσυνάτη: βρακωμένη
Στα σκούρα, υποχωρεί στων γλουτών τις γωνιές.
Στο χόρτο, οι σπόροι ακόμη βρίθουν: είναι οι θημωνιές
Όπου η ψυχή παλιών ηλίων καίεται σμαλτωμένη.*

*Κι οι βιβλιοφύλακες, κλειδοκυμβαλιστές
Πράσινοι, σε ρυθμό τύμπανου στα δάχτυλα χτυπούνε:
Οι παφλασμοί θλιβερής βαρκαρόλας αντηχούνε
Κι οι κεφαλές τους, σ' ερωτικό σάλο αφήνονται, οι κουτές.*

*Μην τους σηκώνετε! Ναυάγια είναι... Ξινίζουν
Τα μούτρα τους γρυλλίζοντας όπως δαρμένες γάτες,
Και, ω λύσσα! Ανοίγοντας αργά τις ωμοπλάτες
Στους φουσκωτούς γλουτούς τα πανταλόνια ξεφουσκίζουν.*

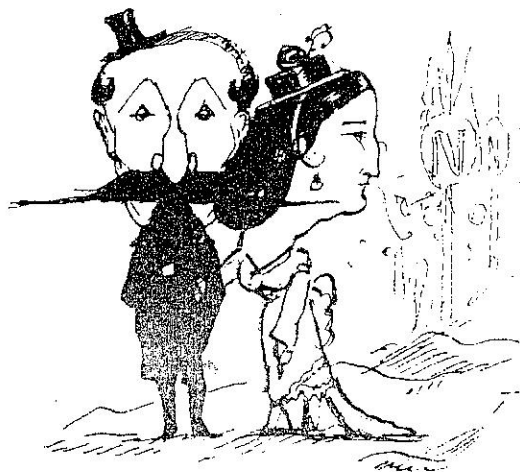
*Και τους ακούτε να χτυπούνε τις φαλάκρες
Σε τοίχους σκοτεινούς, πατώντας στα στραβά.
Από δαμασκηνιά άγρια έχουν πυρόχρωμα κουμπιά
Που το βλέμμα απ' των διαδρόμων σέρνουν τις άκρες.*

*Αόρατο έχουν χέρι που σκοτώνει... Μα το
Βλέμμα τους το φαρμάκι το μαύρο έχει διηθισμένο
Που φορτώνει, στο μάτι που πονεί, σκύλο δαρμένο,
Κι εσύ ιδρώνεις μπασμένος σε χουνί φριχτό.*

*Με τις γροθιές μες στα βρώμικα μανίκια τους, θα πάρουν
Τη θέση τους —ποιοι τους σηκώσαν ενώ σκέφτονται— ξανά,
Κι απ' το πρωί ως το βράδυ, κάτω απ' τα ισχνά
Πηγούνια τους οι αμυγδαλές τους πάνε να κρεπάρουν.*

*Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières
Ils rêvent sur leur bras de sièges fécondés,
De vrais petits amours de chaises en lisière
Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés ;*

*Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule
Les bercent, le long des calices accroupis
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules
— Et leur membre sagace à des barbes d'épis.*



Σκίτσο του Αρθούρ Ρεμπώ.

ΑΡΘΟΥΡ ΡΕΜΠΩ

[32]

Όταν, κάτω απ' τον αυστηρό ύπνο, χαμηλώνουν
Απάνω στις καρέκλες τους τις κεφαλές,
Αγάπες ονειρεύονται μικρές κι αληθινές
Για πολυθρόνες που λαμπρά γραφεία θα πλαυσιώνουν,

Όπως τον μίσχο φάσγανου το πέταγμα νυμφών,
Άνη μελάνης που έσπειρε κομμάτων γύρη
Τους λικνίζουν οι κάλυκες που έχουνε γύρει
Κι ερεθίζουν το μέλος τους τα γένια των σταχυών.

1870

Απόδοση: Άρης Δικταίος

Ενώ: Ζαχαράκης
Αθήνα 2007

ΤΟ ΜΕΘΥΣΜΕΝΟ ΚΑΡΑΒΙ

[33]